

~~OT~~

~~248~~

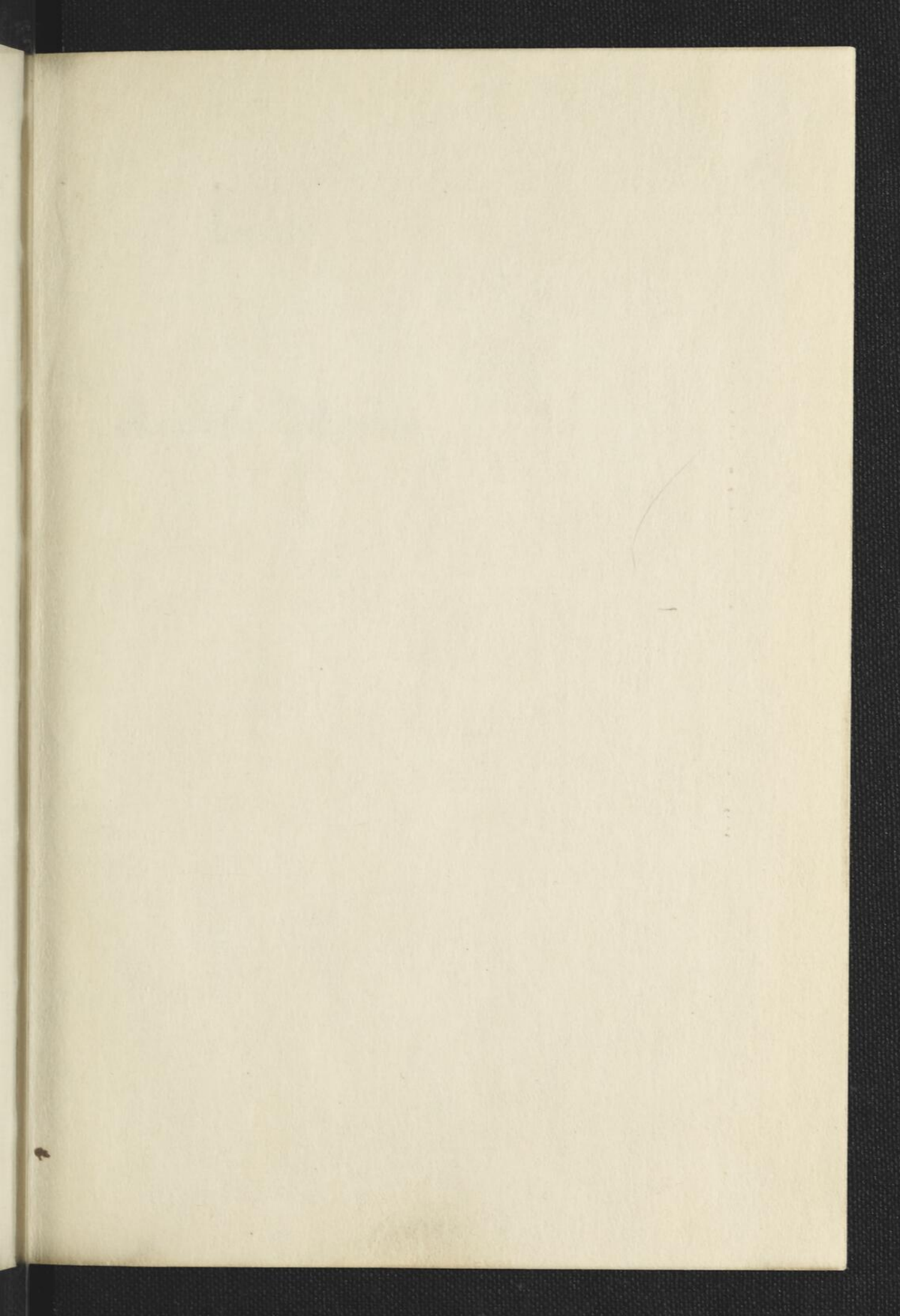
~~R62R62~~

~~1945~~

COLLECTION
FRANCO-AMERICANA
(GABRIEL NADEAU)



Bibliothèque Nationale du Québec



Lettre

à

Andrée-Marie

5989

CT

248

R62 R62

1945

Lettre

à

Andrée - Marie

. . . Je vois encores du païs au delà
Montaigne, Ess. liv. I., c. 25



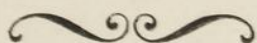
Feu BERNARD ROBERT

LETTRE à ANDRÉE-MARIE

pour quand elle saura lire

et

en souvenir de son père



Ma chère petite Andrée,

Par ce matin tout reverdissant du 2 mai 1945, sous un ciel un peu sombre à travers lequel filtrait par instant un rayon de soleil qui faisait briller des gouttes encore fraîches d'eau bénite sur le couvercle de la tombe, au sommet d'un coteau du vieux cimetière St-Augustin, nous avons déposé en terre le cercueil contenant ton père. Ce cercueil est en solide acajou aux teintes cerise, et il est renfermé dans une autre caisse en métal, avec couverture

hermétique, le tout à l'épreuve de l'air et de l'eau. La fosse où la bière a été descendue porte le numéro 58. Juste au moment de l'inhumation, un avion glissait dans le ciel, au-dessus des croix funéraires et des têtes penchées.

Tu n'étais pas là, ma petite Andrée. Mais même si tu avais été là, tu aurais été trop jeune pour comprendre. Aussi songeant à tant d'orphelins qui n'ont pas eu le bonheur de connaître leur père ou leur mère, j'ai décidé de t'écrire cette lettre dans laquelle je raconte la naissance de ton père, son enfance, ses années d'école, de collège, sa vie de jeune homme, son mariage, sa maladie, sa mort, ses funérailles. Je te tracerai en même temps son portrait physique, moral. Je te dirai quelque chose de ses goûts, de ses aptitudes. Ainsi, plus tard, quand tu sauras lire, ces pages te rappelleront à jamais le souvenir de celui que tu as perdu à trois ans.

SA NAISSANCE

C'est par un chaud après-midi d'automne, sur le milieu du jour, soit le 25 septembre 1912, au numéro 29 de la rue Bremer, à Manchester, que ton père vint au monde, dans une maison à trois étages, faisant face à la rue Dubuque. Nous occupions le logis du milieu, et c'est dans la chambre du centre, située du côté nord de la maison, qu'il vit le jour. C'est le docteur Damase Caron que j'avais appelé auprès de ta grand-mère. Celle-ci était également assistée de ta grand-grand-mère Asselin de Woonsocket et de ta grand-tante Elizabeth Hébert qui demeurait avec nous. Le surlendemain de sa naissance, nous le portâmes à l'église Ste-Marie pour le faire baptiser. Ton grand-oncle, Wilfrid Geofroy, de Lowell, et ta grand-grand-mère Asselin lui tinrent lieu de parrain et marraine. C'est un ami de la famille, l'abbé A. O. Poirier, qui lui con-

féra le sacrement de baptême. Un seul nom lui fut donné, celui de Bernard, en souvenir d'un frère à moi, Bernard Robert, décédé le 24 juin de la même année. Je voulais non seulement perpétuer le souvenir de mon propre frère, mais je voulais aussi qu'il restât un Bernard Robert dans la famille. Je suis parfois tenté de croire qu'il y a une fatalité sur les Bernard, car c'est le deuxième qui meurt, sans compter un autre petit cousin à toi, Bernard Asselin, fils de Roméo, décédé à Lourdes il y a à peine quelques années.

SON ENFANCE

Enfant, ton père fut un bébé plutôt délicat. Rien ne faisait prévoir chez lui la vigueur physique et la constitution robuste qu'il devait développer plus tard. Il y a un portrait de lui qui le montre dans une petite robe blanche, tenant une fleur à la main.

Ceux à qui nous montrions ce portrait trouvaient qu'il avait l'air d'une fillette. Lui-même s'en moquait, car il s'appliqua toute sa vie à être autre chose qu'un efféminé. Il fut en somme un enfant facile à élever. Il passait des heures dans son berceau sans que personne s'occupe de lui. Mais quand venait l'heure du biberon, il braillait avec un écho qui remplissait toute la maison. Quand il avait faim, il avait faim, et il avait le moyen de le laisser savoir. En 1913, ta grand-mère avait fait un voyage au Canada avec Gérald et Bernard. En cours de route, à bord du train, ne voilà-t-il pas que le lait vint à surir dans la bouteille. L'enfant la repoussa naturellement. Il pleura de faim jusqu'à Montréal, au point que les passagers à bord du wagon venaient chacun leur tour offrir leurs services pour le consoler. Arrivés à la gare Bonaventure, une fois rendue dans la salle d'attente, ta

grand-mère réussit finalement à obtenir du lait frais. Mais au moment de le lui porter à la bouche, il flanqua une tape sur la bouteille et celle-ci alla s'écraser sur le parquet. Tout était à recommencer.

En 1913, la famille quitta Manchester pour aller demeurer à Fall River où les Pères Dominicains de Ste-Anne m'avaient confié la direction d'un journal. Nous habitons une maison à deux étages, située au coin des avenues Hamlet et Plymouth. Nous occupions le rez-de-chaussée. Ton père commençait alors à se traîner sur le plancher, comme tous les enfants. Un jour qu'il était seul dans la cuisine, il se faufila derrière le poêle et, tout en jouant, arracha un tuyau à gaz. L'odeur du fluide s'étant répandue dans la maison, ta grand-mère s'empressa d'aller voir ce qui se passait et elle trouva ton père écroulé sur le parquet avec le tuyau à côté de lui par où

s'échappait le gaz à plein jet. Elle saisit l'enfant et le transporta au grand air, lui frotta les tempes, les mains, avec le résultat qu'elle le vit peu à peu reprendre sa respiration.

Comme tous les enfants de son âge, il avait ses jouets. Il fallait voir quel soin il en prenait. Tous les soirs, il les serrait dans "le bacano", suivant le mot par lequel il désignait une certaine armoire. Il y avait entre autres un canard en bois qu'il affectionnait d'une manière toute spéciale. Ce canard était monté sur roues, et lorsqu'il le traînait au bout d'une corde, le bec du canard, formé de deux lamelles de bois, s'ouvrait et se fermait, en faisant couac, couac, couac. Bien qu'âgé seulement de deux ans de plus, ton oncle Gérard se constituait son protecteur et son guide. Il le guettait partout pour l'empêcher de tomber et de se blesser. Il y a un petit portrait qui les montre tous les deux, avec Gérard

la main tendue devant Bernard comme pour l'empêcher d'avancer là où il ne fallait pas. Ce portrait a été pris dans la cour d'une maison que nous habitons à New Bedford où nous avons déménagé vers 1915, les Dominicains m'ayant confié alors en outre de la direction de la *Gazette* de Fall River, celle de l'*Echo* de New Bedford. Cette maison était située sur le Nash Road, un peu avant d'arriver à la rue Bowditch, laquelle est devenue aujourd'hui le boulevard Ashley. Nous habitons le rez-de-chaussée. C'est dans cette maison que naquit ta tante Madeleine.

Enfin, dans l'hiver de 1917, la famille revint à Manchester. Nous demeurâmes pendant quelques mois avec ta grand-tante Elizabeth Hébert, dans la maison voisine de ce qui est aujourd'hui le Pensionnat St-Vincent de Paul, sur l'avenue Lake. Au cours de ce même hiver, ton père eut la fièvre scar-

latine. Il fut très malade et ta grand-mère passa bien des nuits à le soigner. Au mois d'avril 1918, nous réussîmes finalement à louer la maison que nous avons habitée de 1918 à 1924, au numéro 94, coin des rues Arlington et Ashland. Le ménage installé dans la nouvelle demeure, ta grand-mère enveloppa le petit malade dans un châle et un ami transporta toute la famille dans son auto d'une résidence à l'autre. Ta grand-mère le coucha dans son lit et chose qui nous surprit tous, l'enfant dormit toute la nuit comme un bienheureux et le lendemain il était guéri.

A L'ÉCOLE

Au mois de septembre de 1920, il commença à fréquenter les classes de l'école paroissiale de St-Georges, tenue par les RR. SS. de Ste-Croix. Il savait déjà son alphabet et ses chiffres jusqu'à un certain point. Il fut un élève dans la moyenne. Je n'ai jamais eu

de reproche des soeurs à son sujet, si ce n'est une fois où il avait déserté la classe pour aller soi-disant à la chasse avec de petits compagnons qui l'avaient entraîné. Le soir, quand j'appris la chose, je lui infligeai comme punition d'aller demander pardon à la soeur qui lui faisait la classe. Nous partîmes tous les deux, sa petite main dans la mienne, et nous allâmes sonner à la porte du Manoir St-Joseph, coin des rues Beech et Pearl. Je fis venir la soeur, l'enfant sollicita son pardon et après une légère remontrance de la part de la religieuse, nous regagnâmes la maison.

Nous avons pour voisins un couple de célibataires, le frère et la soeur, celui-là un ancien professeur de *high school* à la retraite. Le couple avait un chien appelé Laddie, lequel était familier avec tous les enfants du voisinage. Un jour nos voisins déménagèrent et Bernard qui avait été témoin du

déménagement raconta, le soir, au souper, qu'il avait vu partir Laddie "assis avec sa mère" sur le siège de derrière de l'automobile. Il y avait également chez ce couple une de ces anciennes causeuses de salon pour deux personnes appelée chaise d'amoureux. Le mot avait frappé Bernard qui désignait cette chaise par l'appellation "chaise de moureux".

Nous avons aussi pour voisins M. et Mme J. E. Charbonneau, aujourd'hui de Concord. Leurs enfants étaient Marcel, Hector, Pauline et Jacqueline.

Enfin, quand la famille du docteur Damase Caron vint s'établir au coin de la rue Bridge et de la rue Ashland, les enfants des deux familles commencèrent à se fréquenter tous les jours, surtout Marcel et Roberte.

Les enfants Robert, Charbonneau, Caron furent donc pratiquement élevés ensemble.

En 1928, ton père termina son cours primaire à l'école St-Georges d'où il sortit avec son diplôme primaire en anglais et en français.

AU COLLEGE

C'est au mois de septembre 1928 qu'il entra au Collège des Pères Assomptionistes, de Worcester, dans la classe d'éléments. Il monta normalement de classe chaque année et fit sa syntaxe, sa méthode. J'ai toujours gardé l'impression qu'il n'avait pas été heureux au collège. Il s'y est toujours ennuyé. Sa propension naturelle n'était pas pour les choses intellectuelles. A la fin de la méthode, le Père Odilon Dubois me conseilla de le retirer du collège pour l'orienter dans une autre direction. Il garda toujours un bon souvenir de ses anciens maîtres. Il leur fit une visite peu de semaines avant sa mort. Il avait voulu apprendre à jouer le cornet. J'insistai pour

le violon. Il prit donc des leçons de cet instrument et joua dans l'orchestre du collège. Il fit aussi partie du chœur de chant, car il avait une voix assez agréable de ténor robuste dont il se servait pour imiter les chanteurs d'opéra. Les pièces de la maison paternelle, — car depuis 1924 nous étions logés chez nous, au numéro 129 de la rue Ashland, — résonnèrent souvent des échos de l'air du prologue de "Il Pagliacci". Son talent de chanteur, Gérald l'utilisa dans les chœurs de la Société d'Opérettes et dans les maîtrises d'églises. Après sa sortie du collège, il abandonna complètement de pratiquer le violon. Pendant ses vacances de collégien, il fut commis à la pharmacie Gosselin, coin des rues Main et Amory.

Le 26 octobre 1931, il décida de compléter à la *Manchester high school* la quatrième année d'école supérieure qu'il n'avait pas faite à l'Assomption.

Il y entra ce jour-là pour en ressortir définitivement dans les premiers jours de décembre. Ayant fait son année de junior à l'Assomption, il estimait qu'il aurait dû être placé dans la classe senior à l'école secondaire de Manchester. L'affaire ne s'étant pas arrangée au gré de ses désirs, il quitta l'école.

L'année 1932 se passa en tâtonnements. Il eut des velléités d'entrer à l'Université Northeastern pour suivre un cours d'ingénieur. Mais il n'était pas suffisamment préparé. La carrière de mécanicien-dentiste le tenta et des correspondances s'échangèrent avec les *McCarrie Schools of Mechanical Dentistry*, de Chicago. Entre temps, il fut à l'emploi du docteur Nazaire E. Biron, en qualité d'assistant mécanicien-dentiste. Enfin, en 1933, il opta définitivement pour l'étude de l'électricité et il s'enregistra à la *Hawley School of Electrical Engineering* de

Boston, d'où il sortit en 1934 avec un diplôme d'ingénieur électricien préposé à la garde et à la réparation des dynamos. Ce diplôme était accompagné d'une lettre de recommandation signée par le surintendant de l'école assurant que quiconque prendrait Bernard à son emploi n'aurait pas à s'en repentir.

A L'EMPLOI DE LA PUBLIC SERVICE COMPANY

Muni de ce diplôme et de cette lettre de recommandation, Bernard sollicita un emploi auprès de la *Public Service Co. of New Hampshire*, laquelle possède le contrôle de l'électricité à travers l'État. Au début, on l'assigna au département des ventes d'appareils électriques. Mais il n'aimait pas ce genre de travail, parce qu'il était timide avec le public. J'insistai auprès des autorités de la compagnie pour qu'on lui confiât un travail diffé-

rent. Grâce à la protection de M. Bernard Keeler, il fut finalement affecté au service de la réparation des appareils endommagés : glacières, poêles, balayeuses, repasseuses, etc. Son travail le conduisait aussi dans les fermes du voisinage pour le raccommodage des couveuses électriques, machines à traire le lait, séparateurs de crème. Ce genre d'occupation lui plaisait. Mais lui qui aurait pu braver un ours, il avait peur des chiens de ferme. Un jour, un bouledogue aux crocs menaçants vint grogner à ses talons. Se retournant, Bernard lui asséna, du tranchant de la main, un coup qui fit rouler l'animal les quatre pattes en l'air, presque sans vie. Il resta à l'emploi de la compagnie jusqu'à sa mort, et à deux reprises, il fut exempté du service militaire à la demande de ses patrons qui, apparemment, ne pouvaient se passer de ses services. Au lendemain de sa mort, M. Avery R. Schiller,

président de la compagnie, m'écrivait ce qui suit :

"Bernard was a very valued member of our organization and we shall miss him. He was a cheerful, willing worker and always performed his assignments well." (May 5, 1945)

Les principaux officiers de la compagnie firent une visite à la chambre mortuaire, ils assistèrent aux funérailles, l'établissement dans lequel il travaillait ferma ses portes pendant les obsèques, (ainsi que les quartiers généraux de l'Association Canado-Américaine), tous ses compagnons de travail défilèrent devant le cercueil, deux de ces derniers firent l'office de porteurs, des protestants payèrent des messes et au nombre des tributs floraux, il y en avaient deux provenant, l'un des directeurs, l'autre des employés de la compagnie.

LE SPORTIF

Toute sa vie, Bernard aima les sports, la vie au grand air. Écolier, avec Marcel Charbonneau, Marcel Caron, Emile Grenier il excursionnait le long de la rivière Merrimack, au bord des lacs, couchant sous la tente, voyageant en canot, faisant cuire ses aliments au feu d'un petit foyer improvisé. A peu près vers cette époque, il s'adonna au ski, et il devint assez habile dans ce genre de sport pour le pratiquer dans les Montagnes Blanches du New Hampshire. Il escalada le mont Washington. Alors qu'il était à l'école d'électricité à Boston, il fit de la lutte. Mais sur mes instances et mes remontrances que ce sport était trop dangereux, il l'abandonna. Il avait aussi le goût des armes à feu, et l'on était presque toujours sûr de trouver de vieilles cartouches dans ses tiroirs ou dans ses poches d'habits. Par contre, la pêche ne l'attira pas beaucoup. Un

samedi de septembre précédant la Fête du Travail, nous pêchions Bernard, Marcel Charbonneau et moi dans une petite anse retirée du lac Massabesic, lorsque tout à coup un garde-pêche s'amène. Il me demanda si j'avais une autorisation. L'ayant produite, il posa la même question à Marcel qui, à ce moment-là, tenait la ligne. Comme celui-ci n'avait pas de permis, je tentai d'arguer avec le garde-pêche qu'une licence par chaloupe devait être suffisante. Mais le représentant de la loi ne voulut rien entendre et il intima à Marcel l'ordre de comparaître en cour à Candia, le lundi matin, jour de la Fête du Travail. Donc, ce jour-là, l'inculpé comparut devant un juge bienveillant, assis devant un pupitre à cylindre, dans une cuisine de ferme. Je payai l'amende imposée à Marcel. Seulement, en sortant du tribunal, je dis ma façon de penser à ce garde-pêche, qui était un compa-

triotte franco-américain pardessus le marché. Il est un autre incident de pêche que je tiens à rappeler. C'était dans l'été de 1944. Avec ton grand-père Bélanger, il avait pêché en haute mer, à Hampton, dans une chaloupe à moteur. Au retour, en passant sous le pont qui mène à Salisbury, ils constatèrent que d'autres pêcheurs s'étaient agrippés de la force de leurs bras à un des piliers du pont pour empêcher que leur embarcation soit entraînée à la mer par le reflux. Ces hommes paraissaient à bout de résistance. Aussi, ton grand-père et Bernard virèrent de bord et au moyen d'un grappin reliant une chaloupe à l'autre, ils tirèrent l'autre équipage de sa périlleuse position. En ce qui concerne la chasse, Bernard ne tua jamais de plus gros gibier que des lièvres. En ces dernières années, il avait pris goût au golf et à l'équitation. Nous avons joué bien des parties de golf tous les

deux au Intervale Country Club et fait bien des randonnées par les côtes à pic de Joppa Hill et les sentiers boisés de Bedford, chevauchant nos montures préférées. Il y a deux ou trois ans, il avait fabriqué un auto-glisseur pour faire des courses sur la glace du lac Massabesic. Dans l'hiver qui précéda sa mort, il bâtit de ses mains, dans la cave de la maison qu'il habitait au numéro 344, de la rue Prospect, un bateau de 12 pieds de longueur par 4 de largeur, muni d'un moteur à essence, d'appareils électriques pour la direction et les signaux, etc. Tous ceux qui ont vu ce bateau l'ont admiré. Il lui avait donné ton nom: Andrée. Il nous avait conduit, sa mère et moi, Gérald et Alice, à l'endroit qu'il avait choisi, au lac Massabesic, pour y ancrer son bateau. Ce projet il ne put jamais le mettre à exécution. Les fleurs que nous avons déposées sur sa tombe représentaient une ancre, for-

mée d'oeillets blancs. Cette ancre ne symbolisait pas seulement l'espoir que nous avons de le revoir, mais aussi une allusion à son bateau. A toutes ces formes de sports, s'ajoutait la natation. Il était bon nageur et le bassin d'eau claire et froide qui forme le fond de la carrière abandonnée appelée "The Ledge", non loin de chez lui, était témoin, par les grandes chaleurs d'été, de ses ébats quotidiens. Il y avait aussi l'auto. Il avait appris à fond, avec Gérard Nadeau, le mécanisme compliqué d'un moteur d'automobile. Il avait toujours caressé l'espoir de posséder une Buick, modèle sport, avec capote mobile. Cet espoir, il put le réaliser. Le soin extrême qu'il apportait à ses jouets d'enfants, il l'eut pour tous ses articles de sport: skis, bâtons de golf, bottes d'équitation, bateau, automobile. Tout cela reluisait. Il aimait aussi les beaux outils et rien ne lui était plus agréable que de recevoir

en guise de cadeau de Noël un instrument quelconque de travail. Il eut enfin, et au suprême degré, l'amour de l'avion. A notre insu à tous, il prit des leçons d'aviation, lors de l'ouverture de l'aéroport de Manchester. Après qu'il eut fait deux ou trois envolées en solo, il nous en fit l'aveu. Il ne restait plus qu'à nous incliner devant le fait accompli et malgré nos remontrances sur les dangers qu'il courait, il passa des examens et obtint une licence de pilote amateur. Après son mariage toutefois, ta mère lui fit abandonner l'avion. A ce moment-là, il était déjà copropriétaire d'un Aeronca à deux places. Il vendit alors sa part d'associé. Il avait un carnet d'aviation dans lequel il enregistrait les dates et le nombre d'heures de ses vols.

SON MARIAGE

Le MANCHESTER-LEADER du 3 juin 1939 rapporte ce qui suit :

Un mariage d'intérêt a été célébré ce matin à neuf heures en l'église St-Georges lorsque Mlle Dolorès H. Bélanger, fille de M. et Mme E. R. Bélanger, 336, rue Prospect, est devenue l'épouse de Bernard Robert, fils de M. et Mme Adolphe Robert, 129, rue Ashland, celui-ci président de l'A. C. A. Un père Oblat, le R. P. Barrette, de Lowell, oncle de la mariée, officia et durant la messe de la musique d'orgue fut exécutée par Gérald Robert, frère du marié, avec soli par Mlle Antoinette Robitaille et violon par Mlle Jeannette Robitaille.

La mariée était charmante dans une robe de crêpe angélique blanc, aux lignes simples, avec longue jupe en forme de traîne, manches bouffantes et boutons sur la devanture se terminant par une boucle au cou. Elle avait un long voile de tulle et elle portait un bouquet de mariée. Sa fille d'honneur était sa soeur, Mlle Irène Bélanger, qui portait une robe longue en chiffon bleu pâle avec chapeau approprié. Les filles d'honneur étaient la soeur du marié, Mlle Made-

leine Robert, qui était habillée de tulle couleur pêche, et Mlle Adrienne Auclair, aussi habillée de tulle vert eau. Toutes deux étaient coiffées de grand chapeaux de paille avec rubans tombants et portaient des bouquets à l'antique. Jules Laflamme servait de garçon d'honneur et les témoins étaient les pères du marié et de la mariée. Après la cérémonie, une réception fut tenue à la salle A. C. A. pour environ 50 invités. Après quoi, M. et Mme Robert partirent pour un voyage de noces à l'Exposition mondiale de New-York et à Washington. Comme costume de voyage, la mariée portait un ensemble vert garni de fourrure de renard avec accessoires couleur chamois.

La mariée est une diplômée de Villa Augustina, de l'école secondaire St-Georges et fréquenta le Collège Regis ainsi que le Collège Packard Business, de New-York. Elle était à l'emploi de Community Opticians. M. Robert fréquenta le Collège de l'Assomption, de Worcester, et il est diplômé de Hawley School of Electrical Engineering de Boston. Il est membre de la Société d'Opérettes et aussi un ancien membre du Club d'aviation de Manchester dont il possédait une licence de pilote. Il est à l'emploi de la Public Service Company of New Hampshire. Le cou-

ple résidera au numéro 336, rue Prospect.
(Traduit de l'anglais)

Il n'entre pas dans le cadre de cette biographie de retracer pour toi les années de fréquentation entre ton père et ta mère. C'est à celle-ci qu'il appartiendra de te les raconter. Je passe aussi sur l'époque de ta naissance. Cet événement survint alors que vous demeuriez au numéro 317 de la rue Pearl. C'est seulement en 1942 que ton père et ta mère s'installèrent définitivement au numéro 344, de la rue Prospect, dans une propriété voisine de celle de ton grand-père Bélanger et appartenant à celui-ci.

Tous les dimanches, vous preniez le souper avec nous. Dans les premières années de son mariage, lorsque ton père arrivait à la maison avec ta mère, il débarquait celle-ci de l'automobile dans ses bras et il montait ainsi les marches du perron la transportant comme un enfant. Plus tard, après

ta naissance, c'est toi qui pris place dans ses bras. Il t'appelait sa petite "Tiddlywinks."

PORTRAIT

Au moment de sa mort à l'âge de 32 ans, ton père était un homme de 5 pieds, 9 pouces et un quart, pesant 175 livres. Sans être un modèle pour statuaire, l'on peut dire qu'il était un bel homme, aux membres bien proportionnés, avec une apparence générale de force et de santé. Il avait les cheveux très noirs, légèrement ondulés. Le visage était allongé, les yeux d'un brun sombre, le nez un peu aquilin, la bouche et les dents régulières, le menton volontaire, indice de son tempérament. Il était plutôt timide et doux de caractère, mais quand il voulait quelque chose, il le voulait avec obstination. Sans être susceptible, il était sensible. Mais il était aussi un peu fermé et cachait ses émotions. A preuve, c'est qu'il a dû ressentir depuis

longtemps le mal qui devait l'emporter. Cependant il n'en a jamais parlé et il ne s'en est jamais plaint. Aujourd'hui, nous nous rappelons qu'il avait parfois l'air triste. Mais nous ne savions pourquoi. Par ailleurs, il avait des moments de franche gaieté. Il aimait à raconter une histoire et il riait d'un rire large et communicatif lorsqu'on lui en contait une bonne. Il avait aussi un sens aigu de l'observation, avec un talent pour la mimique. Quand il décrivait le côté caricatural d'une personne ou d'une situation, c'était vivant comme un tableau. Ce talent de mime, il s'en servait pour imiter des artistes de la radio, du cinéma, etc. Il n'était pas adonné à la boisson, mais il fumait la cigarette, sans excès. Car c'était un modéré en tout. C'est même le principal trait de son caractère.

SA MALADIE

Le mercredi, 18 avril, vers 11h.45 de l'avant-midi, je fus appelé au téléphone par ta tante Madeleine qui me dit en pleurant: "Bernard vient d'être transporté en ambulance à l'hôpital du Sacré-Coeur pour être opéré d'urgence." Il me vint aussitôt à l'idée qu'il s'agissait d'un cas d'appendicite, vu que le dimanche précédent, au souper, il s'était plaint de douleurs à l'abdomen. Vers trois heures de l'après-midi, je fus appelé à l'hôpital par le médecin qui m'expliqua, en substance, ce qui s'était passé, à savoir qu'à son arrivée à l'hôpital, l'examen du sang, le rayon-x, les symptômes généraux indiquaient l'appendicite. Le médecin dut l'opérer seul, n'ayant pu trouver d'assistant, si ce n'est le médecin qui donna l'anesthésie. Il fut ouvert au-dessus de l'appendice, lequel se révéla être normal. Cependant l'abdomen indiquait la présence de pus et de matières féca-

les. Poussant plus loin son enquête, le chirurgien constata au côté gauche, vers le sigmoïde, la présence d'une masse dont la nature pouvait être cancéreuse. Cette masse obstruant l'intestin, une perforation s'était produite. L'examen au microscope d'une partie de cette masse que le chirurgien avait enlevée démontra par la suite qu'elle n'était pas cancéreuse. Bref, après la mort, l'autopsie ayant été permise par ta mère, il fut établi que ton père souffrait depuis longtemps de diverticulum dont la rupture antérieure à l'opération avait engendré la péritonite, cause immédiate de la mort. En résumé, l'opération fut pratiquée en vue de l'appendicite, alors qu'il s'agissait de diverticulum. Trois gardes-malades lui furent assignées, qui se relevaient toutes les huit heures. C'étaient Margaret Lally, Margaret Hurlihy et Mme de St-Aubin, (Roberte Caron) une amie d'enfance. Celle-ci veillait

la nuit. Deux consultations médicales eurent lieu. Elles ne nous laissèrent aucun espoir. Cependant, jusqu'à la dernière journée nous gardions quand même l'espérance que sa robuste constitution l'emporterait sur la maladie. Nous le visitâmes tous les jours, et à toute heure du jour et de la nuit. Il reçut l'extrême-onction le jeudi, 26 avril. Un peu plus tard, le lendemain ou le surlendemain, le chapelain de l'hôpital était auprès de lui récitant les prières des agonisants. Ses deux mains étaient inertes de chaque côté. Les assistants le virent à un moment remuer les doigts, puis monter graduellement les mains le long de son corps, peu à peu, pouce par pouce, jusqu'au point où il sentit que les doigts se rejoignaient et se touchaient au-dessus de sa poitrine. Il les croisa alors résolument dans le geste de la prière, et il se mit à répondre d'une voix nette aux invocations du prêtre, en disant : Priez

pour nous! . . . Priez pour nous . . . Les gardes-malades ont rapporté aussi qu'à de certaines périodes où la souffrance se relâchait, il lui venait aux lèvres un sourire qui tenait du surnaturel. Enfin, dans l'après-midi qui précéda sa mort, alors que ses yeux étaient éteints et qu'il ne pouvait presque plus articuler, son épouse éplorée le suppliait de vivre pour elle et pour son enfant. Et on l'entendit alors répondre dans un murmure à peine perceptible: "I'm fighting." Preuve d'un courage qu'il garda jusqu'à la fin. C'est à 1h.30, dans la nuit du dimanche, 29 avril, qu'il rendit le dernier soupir, dans un grand calme et une sérénité parfaite.

DERNIERS HOMMAGES

Un album que nous avons préparé spécialement pour toi contiendra les rapports des journaux annonçant sa mort et le compte rendu de ses funérailles. Tu y verras aussi la masse de

télégrammes, lettres et messages de sympathies reçus, sous forme de messes, bouquets spirituels, tributs floraux. Je passe sur ces détails, tout en appréciant la valeur des consolations qu'ils nous ont apportées.

En l'église St-Georges toute tendue de noir, au milieu des chants funèbres, devant une nombreuse assistance de prêtres et de laïques, notre sainte mère l'Eglise qui avait reçu ton père dans son sein par le baptême lui rendit un suprême hommage avant qu'il disparaisse pour toujours à nos yeux. Indifférents à tout ce qui se passait autour de nous, nous avons cherché dans les paroles de la messe les consolations et les espoirs dont nos coeurs avaient besoin.

Dès l'entrée du corps à l'église, c'est la supplication du prêtre qui s'élève vers Dieu par cette imploration :

Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme ne peut

être justifié devant vous, à moins que vous ne lui remettiez vous-même tous ses péchés. Que votre sentence ne condamne donc pas celui que vous recommande une prière faite avec une foi sincère; mais que, par le secours de votre grâce, il mérite d'éviter l'arrêt de votre vengeance, lui qui pendant sa vie a été marqué du signe de la sainte Trinité.

Nouvelle supplication du prêtre à la Collecte lorsqu'il prononce :

O Dieu, dont un des attributs est de pardonner et de faire miséricorde, nous vous implorons humblement pour l'âme de votre serviteur Bernard, que vous avez enlevée aujourd'hui au siècle présent; ne la livrez pas, Seigneur, au pouvoir de l'ennemi, et ne l'oubliez pas à jamais; mais daignez ordonner à vos saints Anges de la recevoir et de l'introduire dans la céleste patrie, afin qu'après avoir cru et espéré en vous, elle n'ait point à souffrir les peines de l'enfer, mais elle goûte les joies éternelles.

Après ces supplications, viennent les paroles d'encouragement de l'Épître :

Nous ne voulons pas, mes frères, que

vous ignoriez ce qui regarde les morts, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance; car, si nous croyons que Jésus est mort et est ensuite ressuscité, nous devons aussi croire que Dieu réunira avec Jésus-Christ ceux qui seront morts en Lui . . . Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités.

Puis, à l'Évangile, ce sont les promesses de vie que l'Église nous rappelle par les paroles de Jésus à Marthe, lors de la mort de son frère Lazare:

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours.

Je ne sais plus quel théologien a formulé ce jugement que la messe des morts est une messe de joie, parce qu'elle marque le passage d'une âme de la vie mortelle à la vie immortelle.

Et c'est dans cet état d'esprit que je termine cette lettre, avec la certitude que l'âme de ton père vit encore,

qu'elle veille sur toi et ta mère, qu'elle vous protège toutes deux et que nous le reverrons un jour, parce que c'est Jésus lui-même qui en a fait la promesse :

Celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours.

FIAT . . .

Ton père est mort, ma petite Andrée, à la veille de la victoire des Nations Alliées, Etats-Unis, Angleterre, Russie, France, Canada, etc., sur l'Allemagne, après une guerre affreuse qui durait depuis 1939, et au cours de laquelle sont tombés, sur les champs de bataille, tant de beaux jeunes gens, espoir de leurs parents, orgueil de leur pays. Bernard avait été épargné jusqu'ici. Mais la Providence a voulu que nous payions nous aussi notre tribut à l'immense conflit. Associons donc notre deuil à celui de tant de parents dont les fils sont couchés, froids

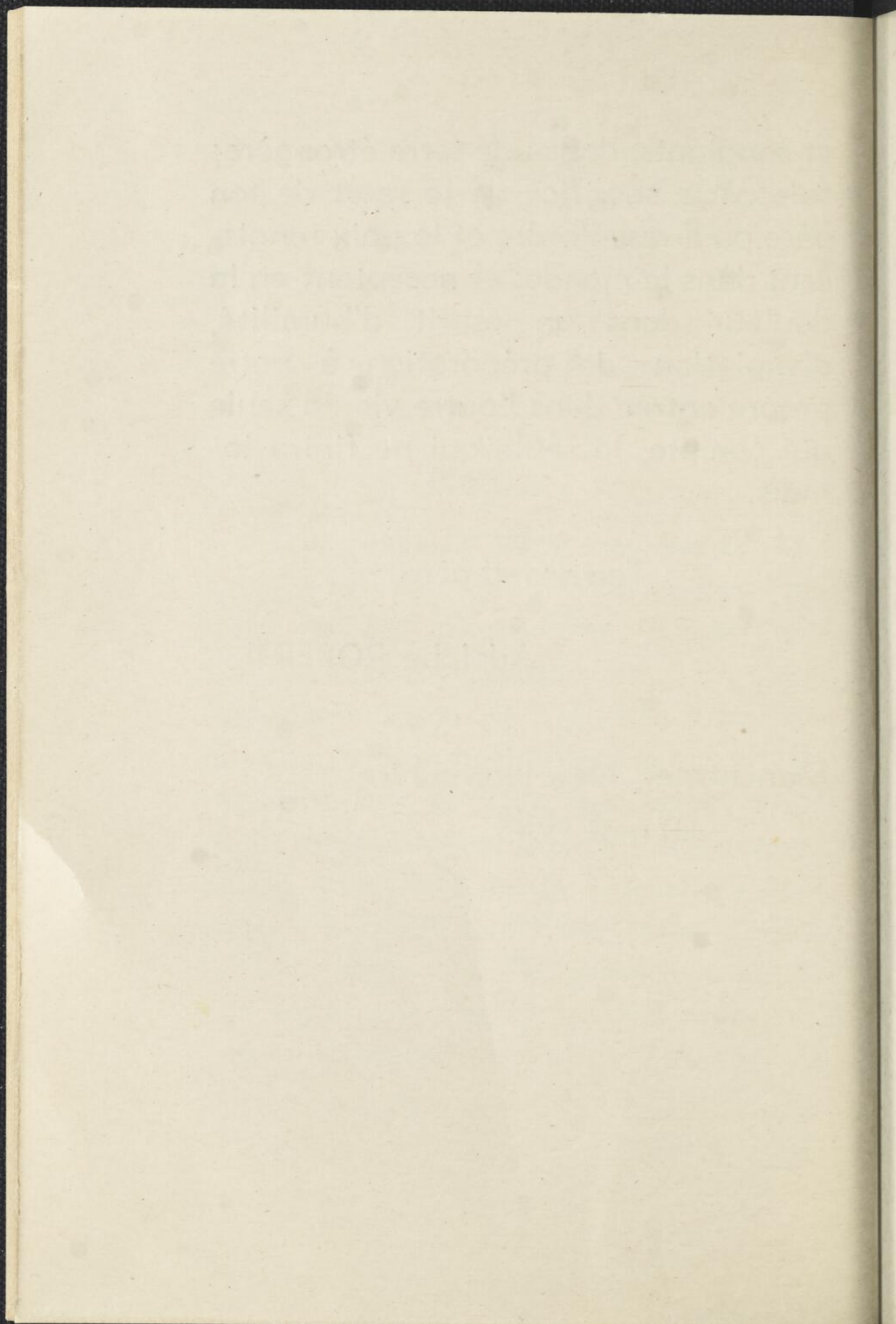
et sanglants, dans une terre étrangère; faisons le sacrifice de la mort de ton père pour que l'ordre et la paix renaissent dans le monde; et acceptons-en la douleur dans un esprit d'humilité, d'expiation, de préparation à notre propre entrée dans l'autre vie, la seule qui compte, la seule qui ne finira jamais.

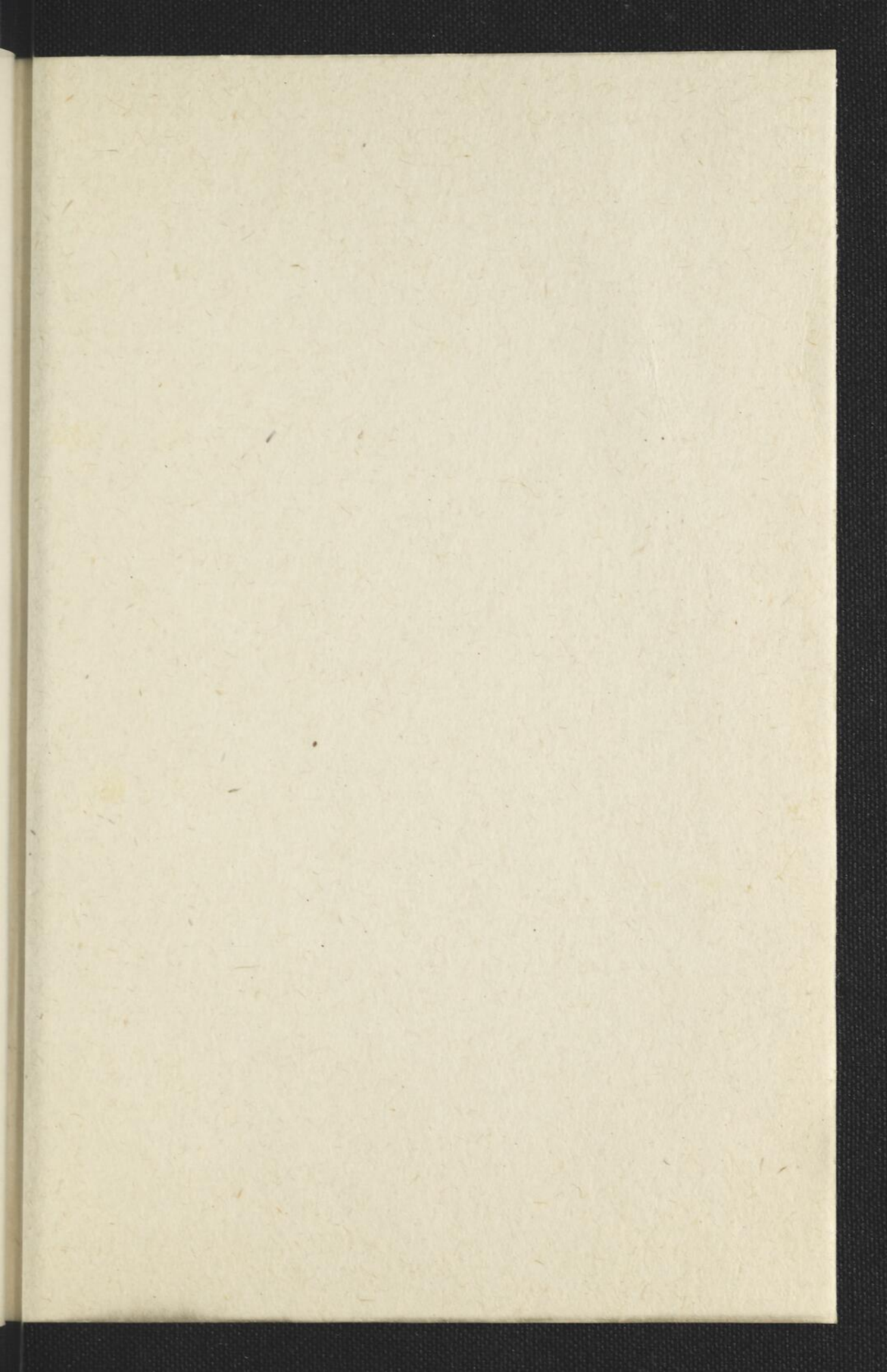
Ton grand-père,

Adolphe ROBERT

Manchester, New Hampshire

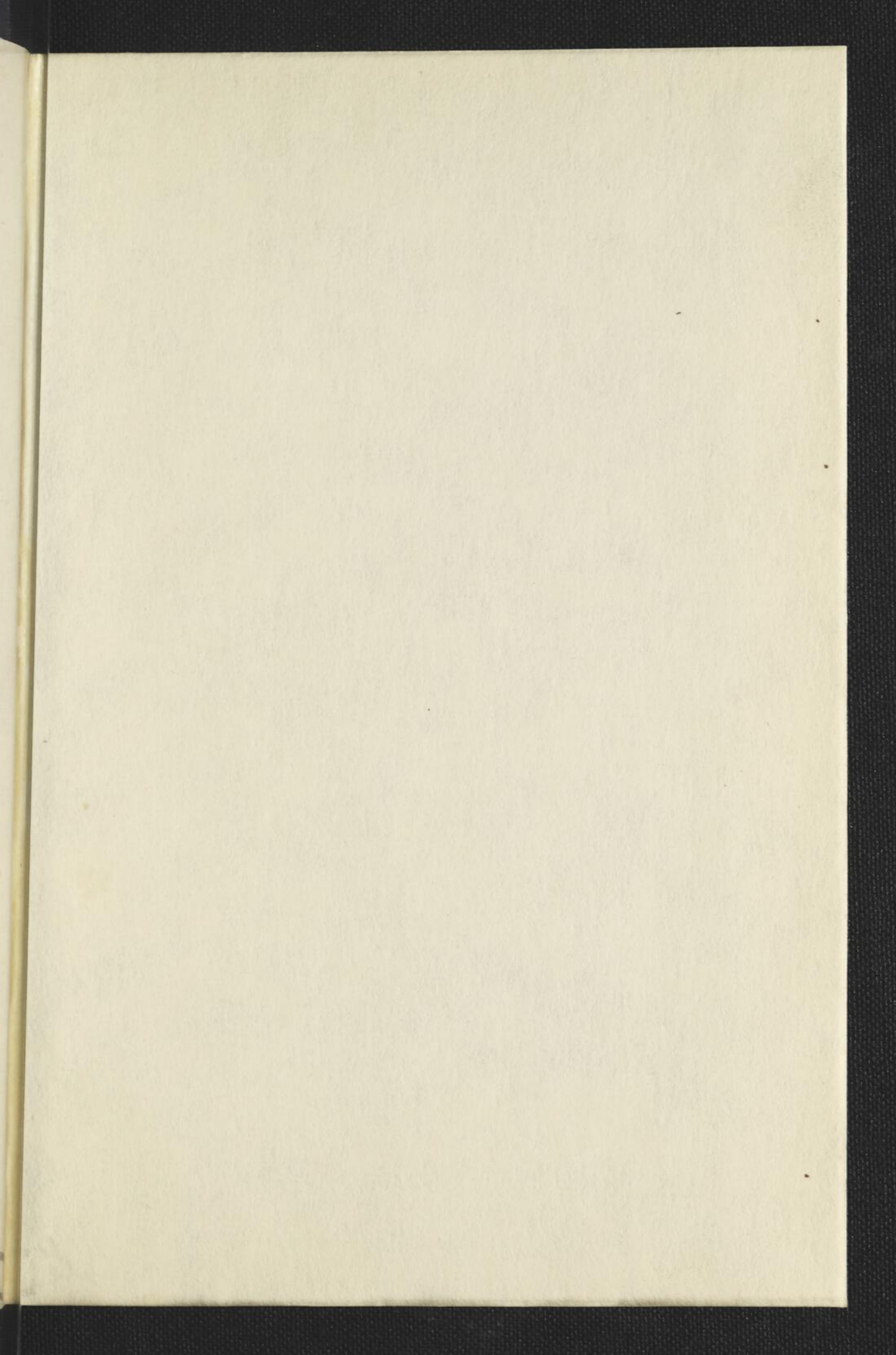
10 mai 1945.

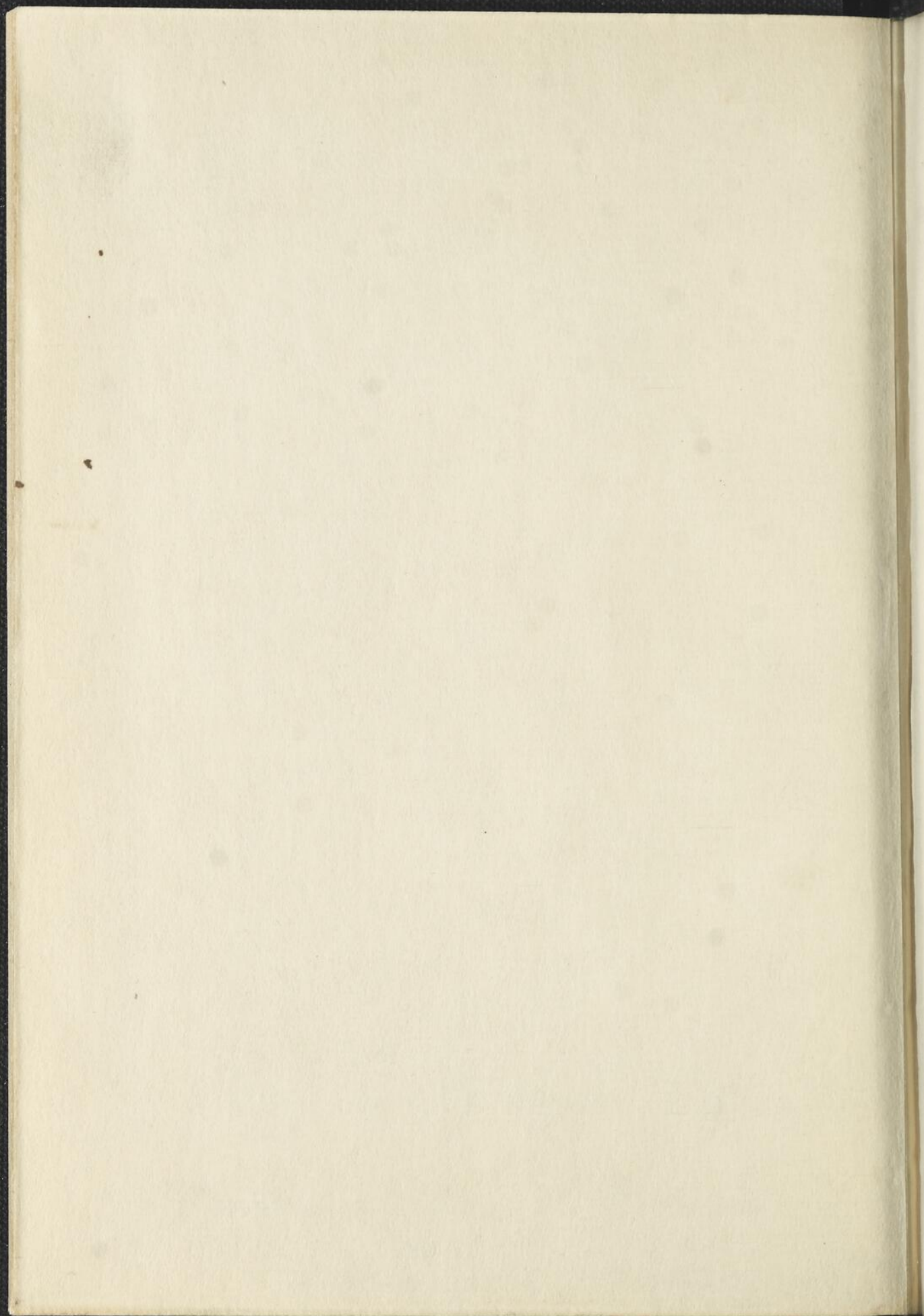




Recu de 18 mai 1945

Imprimerie par l'Association
National - Manchester





BNQ



C000261351